

# Claire ARCIN (1922-2021)

(devenue par la suite Madame Claire Pardo)

Je suis née à Wagnon dans les Ardennes le 25 janvier 1922.

Mon père, Louis Ferdinand ARCIN (1893-1981), a fait la guerre de 1914-18 au cours de laquelle il a été décoré par deux fois (6 décembre 1914 et 20 octobre 1915). Il restera dans l'armée jusqu'en 1927 et partira avec le grade d'adjudant chef. Il entre ensuite aux Eaux et forêt comme garde dans la région de Sainte-Menehould. En 1938, il est nommé brigadier-garde forestier à L'Isle-Adam. A ce titre nous sommes logés, avec ma mère, Fernande (1898-1980), et mes deux sœurs, Ginette et Yvonne, à la Maison forestière de la Grille, située en haut de l'avenue de Paris, à l'entrée de la forêt.

**Le 10 mai 1939**, je suis embauchée en qualité de magasinnière à la chocolaterie « *Fjord* » du château des Forgets dont le patron est Monsieur Georges Grandjean. Celui-ci héberge aussi dans sa propriété des résistants.

Après les bombardements des 3 et 4 août 1944, il loge ses employés à Nesles-la-Vallée car la route des Forgets était alors couverte de bombes à retardement. Le 11 août il me demande de revenir aux Forgets. Madame Régnier, l'intendante du réfectoire, n'était pas favorable à ce déplacement.

**Dimanche 13 août**, je me rends aux Forgets. Pierre Pellegati et son amie Madame Huard sont paniqués car les résistants ont fait un coup contre les Allemands en forêt et cela s'était mal passé (1 Allemand blessé a réussi à s'enfuir, 1 autre a été fait prisonnier). Les armes de ces résistants ont été abandonnées près d'une carrière à l'intérieur de la propriété. Pierre me demande de les cacher, car il part avec son amie à la recherche d'André Duret dont il est sans nouvelles, et sûrement en danger (Celui-ci avait épousé Hélène, la fille de Mme Régnier, depuis Madame Gransard). Très angoissée car seule dans cette grande propriété et avec la frousse que des soldats n'arrivent, j'enfouis les fusils derrière un mur effondré de la carrière, et je les recouvre de cailloux. Dès leur retour, je quitte des Forgets ; la situation est tendue et triste.

**Lundi 14 août**, vers 5h30 du matin, je fais part de mes inquiétudes à Madame Régnier (sorte de prémonition). Un peu avant 7 heures, je retourne en vélo aux Forgets. Là je vois sur le chemin du Pavillon de Paris une trentaine de soldats qui stationnent. Ayant prévenu Monsieur Binet, le gardien de la propriété, afin qu'il ne laisse sortir personne, je descends vers la cantine. Trois garçons Didier, Jacques et Olivier, cachés près d'une carrière, attendent anxieux pour sortir de la propriété. Il était temps que j'arrive, car malheureusement Michel Remon (19ans) et François Touchon (21 ans) qui étaient déjà partis viennent d'être arrêtés par les Allemands. Monsieur Christian Ferdingstadt, artiste en orfèvrerie, qui résidait avenue de Paris, se trouvait là aussi. D'origine danoise, il parlait très bien l'allemand, aussi il est monté tout de suite vers la grille pour discuter avec un soldat allemand qui m'avait vu entrer. A cet instant André Manac'h, qui ignorait ce qui se passait, s'appêtait également à partir, mais il était trop tard pour qu'il rebrousse chemin, l'Allemand l'avait vu. Je crie « *André continue, je te suis* ». Deux soldats allemands qui s'étaient cachés dans les taillis nous embarquent jusqu'à l'entrée de la forêt ; là se trouvaient tous ceux qui étaient auparavant sur le chemin. Un officier nous fouille, nous questionne, et au bout d'un moment nous libère. Nous étions lessivés, n'en croyant pas nos oreilles ; puis sans hâte nous sommes partis avec la peur qu'ils nous tirent dans le dos.

Le soir, Pierre Pellegati m'a dit qu'à l'heure du déjeuner les Allemands sont revenus et ont déclaré avoir arrêté le matin 2 garçons, et demi heure après 1 jeune fille et 1 garçon ; puis sont repartis après leur avoir déclaré que les quatre étaient retenus prisonniers à la Kommandantur de L'Isle-Adam. Vers 22 heures, à l'heure du couvre feu, ils sont venus fusiller Michel

Remon et François Touchon au bout du chemin des Forgets (voir stèle), en bordure de la route départementale 64. J'ai entendu cette fusillade depuis les Forgets où j'étais hébergé ; la nuit cela était lugubre !

**Mardi 15 août** au matin, tout le personnel qui avait été logé à Nesles est revenu aux Forgets. Monsieur Grandjean était là également. Nous étions en train de déjeuner quand les Allemands sont arrivés avec le soldat qui avait été fait prisonnier par les résistants. Ils nous ont déclaré : « *nous venons chercher le cuisinier Pierre* ». Ils étaient bien informés car Pierre Pellegati avait été cuisinier au château. Ils ont fait le tour de la cantine regardant chacun de nous. Le prisonnier n'ayant reconnu personne, ils sont repartis, par contre l'officier, qui la veille nous avait arrêté, André Manac'h et moi, m'a reconnu et s'est étonné sans plus. Que d'émotions ! Monsieur Grandjean était avec nous, ils ne lui ont rien demandé.

L'après midi est arrivée une autre équipe d'Allemands venant de la Kommandantur d'Enghien, il y avait même de jeunes français habillés également en soldats allemands. Cette fois ils venaient pour Monsieur Grandjean. Ils ont fouillé partout : à la chocolaterie, dans les carrières, dans le parc sans rien trouver. Madame Huard et moi suivions notre patron sur sa demande, il savait certainement que jamais il ne reviendrait ; il retardait son départ, parlant sans cesse, expliquant la fabrication du chocolat. Puis un officier a fait comprendre à Monsieur Grandjean qu'il était temps de le suivre. A ce moment, il s'est arrêté et a demandé sa cape. Madame Huard lui a apportée, il l'a jetée sur ses épaules, nous a tous regardé, fait un signe de la main. Qu'il était triste le pauvre homme. Ils sont partis vers la grille sans brusquerie. Nous étions accablés, un homme si bon, si courageux, mais que faire devant la force et les armes ! Il avait probablement été dénoncé.

**Mercredi 16 août**, nous avons appris que plus de vingt résistants dont Monsieur Grandjean et André Duret avaient été fusillés à Domont, au lieu-dit « *Les quatre chênes* ».

Tous les jours je descendais en ville rendre compte de la situation à M. Fortin, gendarme à L'Isle-Adam, car tous les jours les Allemands venaient rechercher des fusils dans les fourrés.

**Jeudi 17 août**, j'ai fait part à M. Léopold Thfoin, patron du café-tabac situé au 58 avenue de Paris, que les corps des fusillés étaient toujours là. En tant que membre de la Croix-Rouge, il est allé le signaler à la Kommandantur. Il lui a été répondu que : « *c'était pour faire peur à la jeune fille qui passait chaque jour et qu'ils n'avaient pas d'ordre à recevoir* ».

**Vendredi 18 août** les corps des résistants ont été enfin enterrés. Nous étions très surveillés sans le savoir et pas tranquilles. Monsieur Fortin m'a demandé de chercher des fusils qui auraient été jetés dans les fourrés. Jamais je n'en ai trouvé, de plus c'était très dangereux avec les soldats circulant partout.

**Mardi 22 août** quatre garçons venant de Viarmes se sont fait arrêter avenue de Paris à l'angle de la rue de la Madeleine. Ils regardaient une carte routière, ayant probablement loupé le chemin des Forgets. Un soldat allemand a trouvé cela louche et a stoppé un camion transportant des soldats allemands qui descendait l'avenue de Paris, c'est ainsi que les pauvres ont été embarqués ; paraît-il qu'une femme a eu le temps de s'évader.

**Mercredi 23 août** nous avons eu droit aux Forgets à une perquisition en règle par des soldats hargneux. Ils nous ont tous réunis devant la carrière en nous menaçant de nous fusiller et de tout brûler s'ils trouvaient les fusils. Nous étions groupés par deux, genoux à terre, mitrailleuses sur socles prêtes à tirer. Les quatre garçons arrêtés la veille (Jean et Michel Reberteau, Clément Roche et Simon Varsi), qui se trouvaient dans un triste état après avoir été torturés dans les caves de *l'Hôtel de l'Ecu de France*, attendaient dans un camion (information communiquée par Henri Despres), peintre à L'Isle-Adam, gardé lui aussi, attendant de pouvoir entrer. N'ayant rien trouvé, les Allemands sont partis, quel soulagement, surtout que personne n'était au courant de ce réseau, à part Madame Régnier et moi,. Ce jour là nous avons eu très peur. Avant de partir ils ont mitraillé les quatre garçons près de la grille

du domaine des Forgets (Voir photo de la stèle). Nous n'avions plus le moral de supporter autant de sauvagerie.

Après cette dernière fusillade plus personne n'est venu nous embêter.

**Mercredi 30 août**, c'était en fin d'après midi, après un gros orage je revenais de L'Isle-Adam, lorsque j'ai aperçu un tank au Pavillon de Paris (là où se trouve aujourd'hui l'obélisque), qui se dirigeait vers la ville. J'ai eu très peur, pensant que c'était encore des Allemands. J'ai filé dans le bois, finissant par craquer. Mais le soir, vers 22 heures deux gendarmes, dont Monsieur Fortin, sont venus nous annoncer la libération de L'Isle-Adam, c'était tellement gentil de leur part. Nous étions fous de joie.

Madame Régnier et moi sommes descendues en ville le lendemain, heureuses enfin de rencontrer des gens. Mais de nouvelles déceptions nous attendaient encore. Alors que tant de malheureux avaient souffert et étaient morts, nous constatons que la liberté tant souhaitée ne servait à rien. En effet, dans la cour de la Mairie la foule hurlait de joie parce que des F.F.I. tondaient une femme ! Ecoeurées nous sommes parties. Monsieur Ducrocq, conseiller municipal, nous a saluées et m'a fait part de l'intention de la Municipalité de me proposer la médaille de la Résistance. Mais déprimée après les drames que nous venions de subir, j'ai répondu que je ne pensais pas mériter une telle récompense.

Je suis restée aux Forgets jusqu'au 30 décembre 1951, date à laquelle la chocolaterie cessera son activité. Après quelques mois à la clinique de L'Isle-Adam où j'étais employée comme infirmière par le docteur Terver, je quitte définitivement L'Isle-Adam.

Démoralisée par cette dure épreuve de la guerre, je n'ai jamais reparlé depuis les événements auxquels j'ai été mêlée malgré moi.

Lorsque je me suis mariée en 1963, j'avais 40 ans. J'ai eu ma fille Christine à l'âge de 43 ans. Ma préférence était de devenir infirmière, mais mon père ne voulait pas. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas appris de métier.

Le maire Axel Poniatowski a remis la médaille la ville de L'Isle-Adam à Claire lors des cérémonies du 8 mai 2007.

**Claire Arcin** est décédée dans la nuit du 29 au 30 août 2021 à l'âge de 99 ans. Elle a été enterrée dans le caveau de famille au cimetière de L'Isle-Adam.

*Témoignage recueilli par René Botto*